

LA LECTURE DES TEXTES DE SPECIALITÉ – UNE META-COMPÉTENCE À APPRENDRE ?

Monica VLAD

La lecture des textes en français langue étrangère ne représente plus un objectif à part entière lorsqu'on parle d'études universitaires de lettres modernes. Le stade du déchiffrement largement dépassé, celui de la compréhension apparemment aussi, on ne se sent plus en devoir ou en obligation de travailler la lecture des textes à l'université.

Et pourtant, on n'arrête pas de demander à nos étudiants de lire: les bibliographies abondantes des cours de littérature ou de linguistique françaises sont une preuve dans ce sens. Entre les anthologies de textes littéraires, les traités de syntaxe ou de morphologie, les dictionnaires spécialisés, les articles de recherche, les étudiants en lettres modernes bougent dans un monde d'écrits en langue étrangère qu'il est difficile déjà de classer, avant de maîtriser dans des buts de réécriture. Ces écrits qu'on qualifie rapidement d'écrits « scientifiques » ou « de spécialité » de par leur appartenance à des champs de recherche savants, posent des problèmes de lecture spécifiques qu'il n'est pas aisé de résoudre sans une formation spécifique.

C'est en partant de ce constat en rapport direct avec mon activité d'enseignante qu'est née l'idée de la présente étude. Dans le cadre du cours de méthodologie de la recherche scientifique que je dirige à la Faculté des Lettres de l'Université de Constanța, je me suis heurtée bien des fois à des problématiques telles le recopiage ou la pastiche, le malentendu ou la paraphrase ratée dans la rédaction du mémoire de fin d'études. Je fais l'hypothèse que toutes ces pratiques d'écriture déviantes (qu'on observe plus facilement que les résultats des lectures à proprement parler, rarement évalués en tant que tels) s'originent, en partie, dans une activité de lecture déficitaire et mal contrôlée. A la fin des études universitaires on suppose chez les étudiants en lettres modernes une maîtrise avancée de la langue étrangère mais ceci n'équivaut pas pour autant à une maîtrise avancée des techniques de

lecture des textes de spécialité. A mon avis, il s'agit dans ce dernier cas d'une méta-compétence qui est dépendante plutôt d'apprentissages faits (ou non !) en langue maternelle, que d'apprentissages dépendant de l'étude de la langue étrangère en question.

C'est la raison pour laquelle, pour cette recherche, j'ai souhaité observer de manière plus poussée les pratiques des étudiants face à du savoir textualisé sous une forme spécifique: l'article de recherche en français langue étrangère. Le classement que je proposerai des copies des étudiants m'a été suggéré, en grandes lignes, par la lecture d'un article de recherche portant sur les profils de lecture et les modalités d'approche de textes à l'université par des étudiants français en licence de lettres en France [2]. Le choix de ce type d'analyse ainsi que la ressemblance des résultats entre les deux recherches (l'une en situation de français langue maternelle et l'autre en situation de français langue étrangère) au même niveau d'études sera discutée à la fin de cet article. Enfin, cette analyse n'a pas été faite dans des buts d'évaluation, même si les résultats obtenus peuvent être réutilisés pour une éventuelle notation des étudiants. La notion de profil de lecteur qui va être décrite plus bas permet, à mon sens, d'identifier des problèmes et de proposer des solutions conformément à la configuration des problèmes repérés.

Hypothèses de départ:

- la lecture représente l'interaction entre un scripteur et un lecteur qui interprète, évalue, reformule, explicite les intentions du scripteur;
- pour circuler dans un texte scientifique, le lecteur doit posséder des compétences textuelles et méta-textuelles, lui permettant de mettre en relation et de redéfinir des notions appartenant à des champs distincts;
- les étudiants en fin de parcours universitaire devraient avoir développé différentes modalités d'approche des textes scientifiques, différentes façons de se situer par rapport à ce type d'écrits,

différentes manières d'appréhender l'écrit comme mode de construction du sens, comme support privilégié de la connaissance théorique. Ces différentes modalités d'approche des textes vont par la suite conditionner l'écriture de recherche sollicitée lors de la rédaction des divers projets et mémoires.

Corpus de départ: 22 copies comportant des verbalisations écrites suite à la lecture, en classe, du texte de Roland Barthes « Écritures politiques » [1, p. 18-24]. – cours de méthodologie de la recherche, IV-ème année Lettres Modernes. La consigne était la suivante: « Suite à la lecture du texte, notez ce que vous avez compris » (temps de travail: 90 minutes).

Méthode d'analyse des données: travail de repérage et de classement sur la base du corpus de verbalisations écrites.

J'ai choisi comme points d'entrée pour ce premier travail de classement des copies *l'activité de reformulation du lecteur et le degré de prise en charge énonciative* [cf. 1].

L'analyse de ces deux points permet de rendre compte de l'existence de profils de lecteurs différents, capables de reformuler et de se resituer de manière différente par rapport à une forme d'écriture spécifique qui est l'article de recherche en langue étrangère (forme d'écriture devant laquelle l'alternative du recopiage est assez... tentante en l'absence d'exercices de lecture réfléchie).

Suite à une première analyse des 22 copies qui forment mon corpus de travail, j'ai pu classer les productions des étudiants dans quatre classes relativement distinctes: la modalité descriptive/objective, la synthèse, la modalité interprétative et les cas déviants [3]. Le texte-origine par rapport auquel j'ai opéré ce classement se trouve en annexe [1].

1. **La modalité descriptive / objective** (restitution fidèle du texte source, respect de la structure initiale, peu ou pas de connecteurs, absence de modalisation...):

- **le rappel littéral** (reprise des termes et de la structure, copie pure et simple, bribes articulés ou non articulés):

« L'écriture n'est pas un moyen de communication; à travers la parole s'écoule tout un désordre; l'écriture c'est un langage durci qui n'a pas la charge de confier à sa propre durée une suite mobile d'approximations, mais d'imposer l'image d'une parole construite avant d'être inventée; l'écriture paraît symbolique, introversée, tandis que la parole n'est qu'une durée de signes vides qui a significatif

le mouvement. » (C.B.)

- **le rappel descriptif** (le lecteur décrit ce qu'il y a dans le texte, en procédant le plus souvent à une énumération qui peut paraître anecdotique des « idées » du texte):

« L'idée fondamentale que Roland Barthes expose dans le texte « Écritures politiques » c'est, comme le titre le suggère, l'écriture qui représente « un langage durci qui vit sur lui-même », « un désordre qui s'écoule à travers la parole ». Une deuxième idée que l'auteur expose c'est qu'il y a une opposition entre l'écriture et la parole qui consiste dans le fait que « la première paraît toujours symbolique, introversée [...] tandis que la seconde n'est qu'une durée de signes vides [...]. Une troisième idée exposée par Roland Barthes est qu'il y a plusieurs types d'écritures qui correspondent aux différents types de régimes politiques {...} » (M. V.)

« 1) L'opposition de sens entre l'écriture et la parole. 2) L'écriture donne l'impression qu'elle est symbolique, introversée. 3) La parole est un ensemble de signes sans aucune valeur, « dont le mouvement seul est significatif » (A.M.)

- **le rappel définitoire** (le lecteur restitue ce qu'il y a dans le texte comme une suite de définitions présentées telles quelles):

« p.18 – la particularité des écritures = le caractère de clôture

l'écriture = désordre qui s'écoule à travers la parole; langage durci qui vit sur lui-même

la parole = durée de signes vides dont le mouvement seul est significatif; la parole existe seulement quand le langage fonctionne comme une vocation. » (G.A.)

« l'écriture marxiste: lexique particulier, aussi fonctionnel qu'un vocabulaire technique; les métaphores elles-mêmes y sont sévèrement codifiées; langage de la connaissance; l'écriture est univoque; caractérisée par l'identité lexicale qui lui permet d'imposer une stabilité des explications et une permanence de méthode ». (V.D.)

- **le rappel explicatif** (souci d'apporter des éléments de justification des définitions):

« Au début, on fait une sorte de comparaison entre l'écriture et le langage parlé. C'est-à-dire que l'écriture n'est pas, comme le langage parlé, un moyen de communication. L'écriture est plus que ça, elle « paraît toujours symbolique, introversée, tournée ostensiblement du côté d'un versant secret du langage ». Tandis que *le langage parlé n'est pas très important. De cette petite comparaison on arrive à présenter, ou plutôt on donne comme*

exemple l'écriture politique « « l'écriture est alors chargée de joindre d'un seul trait la réalité des actes et l'idéalité des fins » (A. C.)

« A l'époque marxiste, la nature du langage est primordiale. Les mots expriment une réalité historique précise (« le mot « impliquer », fréquent dans la littérature marxiste, n'y a pas le sens neutre du dictionnaire; il fait toujours allusion à un procès historique précis (...) – p. 20) → Chaque régime a sa propre écriture.» (O.L.)

2. **La synthèse** (genre hybride entre la modalité descriptive et la modalité interprétative; effort de structuration, mais sans implications dans le commentaire du texte)

« L'écriture représente pour la politique une méthode d'exprimer ses idées en les dissimulant. L'écriture de type marxiste est d'autant plus codifiée et polysémantique. Le langage de cette écriture, le sens, sont plus ambigus que dans le cas d'autres écritures politiques. La relation entre le signifiant et le signifié est ambiguë, équivoque. Chaque régime politique possède sa propre écriture. Les périodes différentes de gouvernement ont engendré divers types de dénomination qui, parfois, peuvent être trompeurs. L'interaction entre fait politique et littérature a donné naissance à une catégorie nouvelle de scripteur, mi-militant et mi-écrivain. » (L.D.)

« Exemples de situations historiques qui ont influencé la manière d'écrire: la Révolution (imposante, emphatique; théâtralité – en concordance avec le contexte: sang, échafaud); le Marxisme (a donné naissance à un certain lexique; le réel est toujours jugé d'un point de vue axiologique; procédé constant: la tautologie). » (T.N.)

« L'écriture révolutionnaire: déterminée par les situations historiques (justification morale, geste emphatique). L'écriture marxiste: lexique particulier, codifié – chaque mot a un sens qui renvoie « à un procès historique précis ». L'écriture stalinienne – subjectivité; les mots utilisés pour juger. L'écriture = ambiguïté (ce qui est et ce qui veut paraître). L'écriture intellectuelle – expérience d'un choix, engagement implicite = paralittérature ». (G.M.)

3. **La modalité interprétative** (lecteur suffisamment en retrait par rapport au texte pour pouvoir intégrer ses connaissances et suppositions dans la restructuration du texte) – aucun exemple dans le corpus.

4. **Les cas déviants:**

- **le mime de la compréhension** (au niveau

propositionnel on est dans la structure interprétative, alors qu'au niveau macro propositionnel la structure globale ne renvoie qu'à des bribes de sens)

« Il y a des cas, déterminés par des circonstances historiques singulières, où l'écriture classique donne naissance à l'écriture révolutionnaire; le langage de cette écriture peut être invraisemblable ou imposteur, mais il y avait la conscience de sang répandu qui autorise ce fait; par exemple, l'écriture révolutionnaire française est emphatique, en se fondant sur le droit sanglant ou sur la justification morale.[...] La littérature n'a pu être entièrement liquidée; de nos jours, la littérature s'est aliénée, elle est en impasse à cause de ses diverses tendances. » (C.G.)

- **les reconstructions parallèles et la modalité subjective** (prolongement interprétatif sans trop de rapports avec le texte traité et qui prend souvent la forme d'un monologue scriptural)

« Entre parole et écriture il y a une forte opposition. L'écriture fait partie d'un registre clos, figé, par rapport à la parole (la présentation orale d'un certain sujet), qui est ouverte à d'innombrables possibilités, car sa mobilité et son caractère innovateur ne cessent de multiplier le langage parlé. L'écriture (le langage écrit) exerce une influence plus subtile mais plus profonde que le langage parlé. C'est peut-être grâce à sa durée, à son caractère fixe, stable, que l'écriture jouit d'une plus grande influence sur ses lecteurs ». (I.M.)

Qu'est-ce qu'on peut conclure au terme de ce bref parcours analytique et en quoi peut-il être utile à l'enseignant chercheur ?

- On remarque d'abord la ressemblance entre les profils obtenus dans une situation de français langue étrangère et les profils isolés par Catherine Frier [2] qui avait travaillé dans une situation de français langue maternelle. Cette première observation invite à penser que la lecture des textes au niveau avancé ne dépend plus du niveau de langue et est strictement dépendante d'un certain apprentissage des pratiques de lecture en général (en langue maternelle notamment);

- D'autre part, le fait que certains étudiants arrivent à restituer leur lecture sur le mode de la synthèse, alors que d'autres en restent au rappel littéral invite à penser que la prise de notes en marge des lectures est un contenu à apprendre; de son apprentissage dépend, par la suite, le type de prise en charge que l'étudiant saura (ou pas) mobiliser

lors de la rédaction de son mémoire de fin d'études. Le rappel littéral mènera forcément vers des techniques de recopiage plus ou moins habile, tandis que la synthèse pourra donner naissance à des emprunts réfléchis, intégrés dans un nouveau système de pensée cohérent;

- L'analyse peut faire voir qu'il existe des profils plus rarement représentés, ce qui peut faciliter la construction d'une progression plus claire des apprentissages des techniques de lecture en LE;
- Enfin, à un niveau plus large, le fait de juger en termes de profils permet de ne pas s'arrêter à une simple notation des productions des étudiants, mais de s'interroger sur les conditions d'amélioration des profils individuels dans une

dynamique plus profitable.

L'université devra prendre en compte ce type d'apprentissage et ne plus considérer la lecture des textes de spécialité comme un acquis non-interrogeable. Loin de représenter des apprentissages « donnés » dans le cadre d'une compétence avancée en langue étrangère, la lecture des textes de spécialité, la prise de notes, la formulation d'un projet de recherche, son écriture suivant des normes discursives spécifiques, représentent autant de contenus d'enseignement à part entière si l'on veut former des étudiants capables d'assumer leur discours en langue étrangère sur des sujets autres que la pluie et le beau temps...

RÉFÉRENCES ET NOTES

1. BARTHES, R., 1953, « Écritures politiques » in *Le degré zéro de l'écriture*, Points Seuil, Paris, p. 18-24
2. FRIER, C., 1998, « Profils de lecteurs et approche des textes de spécialité à l'université » in *LIDIL* 17, PU de Grenoble, Grenoble, p. 64-78
3. Ces quatre classes ont été identifiées et décrites par Frier, C., 1998, *idem*. Nous avons appliqué son analyse sur un corpus de copies d'étudiants roumains en situation d'apprentissage du FLE.

ANNEXE

Écritures politiques

Toutes les écritures présentent un caractère de clôture qui est étranger au langage parlé. L'écriture n'est nullement un instrument de communication, elle n'est pas une voie ouverte par où passerait seulement une intention de langage. C'est tout un désordre qui s'écoule à travers la parole, et lui donne ce mouvement dévoré qui le maintient en état d'éternel sursis. A l'inverse, l'écriture est un langage durci qui vit sur lui-même et n'a nullement la charge de confier à sa propre durée une suite mobile d'approximations, mais au contraire d'imposer, par l'unité et l'ombre de ses signes, l'image d'une parole construite bien avant d'être inventée. Ce qui oppose l'écriture à la parole, c'est que la première paraît toujours symbolique, introversée, tournée ostensiblement du côté d'un versant secret du langage, tandis que la seconde n'est qu'une durée de signes vides dont le mouvement seul est significatif. Toute la parole se tient dans cette usure des mots, dans cette écume toujours emportée plus loin, et il n'y a de la parole que là où le langage fonctionne avec évidence comme une voration qui n'enlèverait que la pointe mobile des mots; l'écriture, au contraire, est toujours enracinée dans un au-delà du langage, elle se développe comme un germe et non comme une ligne, elle manifeste une essence et menace d'un secret, elle est une contre-communication, elle intimide. On trouvera donc dans toute écriture l'ambiguïté d'un objet qui est à la fois langage et coercition: il y a, au fond de l'écriture, une « circonstance » étrangère au langage, il y a comme le regard d'une intention qui n'est déjà plus celle du langage. Ce regard peut très bien être une passion du langage, comme dans l'écriture littéraire; il peut être aussi la menace d'une pénalité, comme dans les écritures politiques: l'écriture est alors chargée de joindre d'un seul trait la réalité des actes et l'idéalité des fins. C'est pourquoi le pouvoir ou l'ombre du pouvoir finit toujours par instituer une écriture axiologique, où le trajet qui sépare ordinairement le fait de la valeur est supprimé dans l'espace même du mot, donné à la fois comme description et comme jugement. Le mot devient un alibi (c'est-à-dire un ailleurs et une justification). Ceci, qui est vrai des écritures littéraires, où l'unité des signes est sans cesse fascinée par des zones d'infra- ou d'ultra-langage, l'est encore plus des écritures politiques, où l'alibi du langage est en même temps intimidation et glorification: effectivement, c'est le pouvoir ou le combat qui produisent les types d'écriture les plus purs.

On verra plus loin que l'écriture classique manifestait cérémonialement l'implantation de l'écrivain dans une société politique particulière et que, parler comme Vaugelas, ce fut, d'abord, se rattacher à l'exercice du pouvoir. Si la Révolution n'a pas modifié les normes de cette écriture, parce que le personnel pensant restait somme toute le même et passait seulement du pouvoir intellectuel au pouvoir politique, les conditions exceptionnelles de la lutte ont pourtant produit, au sein de la grande Forme classique, une écriture proprement révolutionnaire, non par sa structure, plus académique que jamais, mais par sa clôture et son double, l'exercice du langage étant alors lié, comme jamais encore dans l'Histoire, au Sang répandu. Les révolutionnaires n'avaient aucune raison de vouloir modifier l'écriture classique, ils ne pensaient nullement mettre en cause la nature de l'homme, encore moins son langage, et un « instrument » hérité de Voltaire, de Rousseau ou de Vauvenargues, ne pouvait leur paraître compromis. C'est la singularité des situations historiques qui a formé l'identité de l'écriture révolutionnaire. Baudelaire a parlé quelque part de la « vérité emphatique du geste dans les grandes circonstances de la vie ». La Révolution fut par excellence l'une de ces grandes circonstances où la vérité, par le sang qu'elle coûte, devient si lourde qu'elle requiert, pour s'exprimer, les formes mêmes de l'amplification théâtrale. L'écriture révolutionnaire fut ce geste emphatique qui pouvait lui seul continuer l'échafaud quotidien. Ce qui paraît aujourd'hui de l'enflure, n'était alors que la taille de la réalité. Cette écriture, qui a tous les signes de l'inflation, fut une écriture exacte: jamais langage ne fut plus invraisemblable et moins imposteur. Cette emphase n'était pas seulement la forme moulée sur le drame; elle en était aussi la conscience. Sans ce drapé extravagant, propre à tous les grands révolutionnaires, qui permettait au girondin Gaudet, arrêté à Saint-Emilion, de déclarer sans ridicule parce qu'il allait mourir: « Oui, je suis Gadet. Bourreau, fais ton office. Va porter ma tête aux tyrans de la patrie. Elle les a toujours fait pâlir: abattue, elle les fera pâlir encore davantage », la Révolution n'aurait pu être cet événement mythique qui a fécondé l'Histoire et toute idée future de la Révolution. L'écriture révolutionnaire fut comme l'entéléchie de la légende révolutionnaire: elle intimidait et imposait une consécration civique du Sang.

L'écriture marxiste est tout autre. Ici la clôture de la forme ne provient pas d'une amplification rhétorique ni d'une emphase du débit, mais d'un lexique aussi particulier, aussi fonctionnel qu'un vocabulaire technique; les métaphores elles-mêmes y sont sévèrement codifiées. L'écriture révolutionnaire française fondait toujours un droit sanglant ou une justification morale; à l'origine, l'écriture marxiste est donnée comme un langage de la connaissance; ici l'écriture est univoque, parce qu'elle est destinée à maintenir la cohésion de la Nature; c'est l'identité lexicale de cette écriture qui lui permet d'imposer une stabilité des explications et une permanence de méthode; ce n'est que tout au bout de son langage que le marxisme rejoint des comportements purement politiques. Autant l'écriture révolutionnaire française est emphatique, autant l'écriture marxiste est litotique, puisque chaque mot n'est plus qu'une référence exigüe à l'ensemble des principes qui le soutient d'une façon inavouée. Par exemple, le mot « impliquer », fréquent dans l'écriture marxiste, n'y a pas le sens neutre du dictionnaire; il fait toujours allusion à un procès historique précis, il est comme un signe algébrique qui représenterait toute une parenthèse de postulats antérieurs.

Liée à une action, l'écriture marxiste est rapidement devenue, en fait, un langage de la valeur. Ce caractère, visible déjà chez Marx, dont l'écriture reste pourtant en général explicative, a envahi complètement l'écriture stalinienne triomphante. Certaines notions, formellement identiques et que le vocabulaire neutre ne désignerait pas deux fois, sont scindées par la valeur et chaque versant rejoint un nom différent: par exemple, « cosmopolitisme » est le nom négatif d'« internationalisme » (déjà chez Marx). Dans l'univers stalinien, où la définition, c'est-à-dire la séparation du Bien et du Mal, occupe désormais tout le langage, il n'y a plus de mots sans valeur, et l'écriture a finalement pour fonction de faire l'économie d'un procès: il n'y a plus aucun sursis entre la dénomination et le jugement, et la clôture du langage est parfaite, puisque c'est finalement une valeur qui est donnée comme explication d'une autre valeur; par exemple, on dira que tel criminel a déployé une activité nuisible aux intérêts de l'Etat; ce qui revient à dire qu'un criminel est celui qui commet un crime. On le voit, il s'agit d'une véritable tautologie, procédé constant de l'écriture stalinienne. Celle-ci, en effet, ne vise plus à fonder une explication marxiste des faits, ou une rationalité révolutionnaire des actes, mais à donner le réel sous sa forme jugée, imposant une lecture immédiate des condamnations: le contenu objectif du mot « déviationniste » est d'ordre pénal. Si deux déviationnistes se réunissent, ils deviennent des « fractionnistes », ce qui ne correspond pas à une faute objectivement différente, mais à une aggravation de la pénalité. On peut dénombrer une écriture proprement marxiste (celle de Marx et de Lénine) et une écriture du stalinisme triomphant (celle des démocraties populaires); il y a certainement aussi une écriture trotskiste et une écriture tactique, qui est, par exemple, celle du communisme français (substitution du « peuple », puis

de « braves gens » à « classe ouvrière », ambiguïté volontaire des termes « démocratie », « liberté », « paix », etc.).

Il n'est pas douteux que chaque régime possède son écriture, dont l'histoire reste encore à faire. L'écriture, étant la forme spectaculairement engagée de la parole, contient à la fois, par une ambiguïté précieuse, l'être et le paraître du pouvoir, ce qu'il est et ce qu'il voudrait qu'on le croie: une histoire des écritures politiques constituerait donc la meilleure des phénoménologies sociales. Par exemple, la restauration a élaboré une écriture de classe, grâce à quoi la répression était immédiatement donnée comme une condamnation surgie spontanément de la « Nature » classique: les ouvriers revendicatifs étaient toujours des « individus », les briseurs de grève, des « ouvriers tranquilles », et la servilité des juges y devenait la « vigilance paternelle des magistrats » (de nos jours, c'est par un procédé analogue que le gaullisme appelle les communistes des « séparatistes »). On voit qu'ici, l'écriture fonctionne comme une bonne conscience et qu'elle a pour mission de faire coïncider frauduleusement l'origine du fait et son avatar le plus ancien, en donnant à la justification de l'acte, la caution de sa réalité. Ce fait d'écriture est d'ailleurs propre à tous les régimes d'autorité; c'est ce qu'on pourrait appeler l'écriture policière: on sait par exemple le contenu éternellement répressif du mot « Ordre ».

L'expansion des faits politiques et sociaux dans le champ de conscience des Lettres a produit un type nouveau de scripteur, situé à mi-chemin entre le militant et l'écrivain, tirant du premier une image idéale de l'homme engagé, et du second l'idée que l'œuvre écrite est un acte. En même temps que l'intellectuel se substitue à l'écrivain, naît dans les revues et les essais une écriture militante entièrement affranchie du style, et qui est comme un langage professionnel de la « présence ». Dans cette écriture, les nuances foisonnent. Personne ne niera qu'il y a, par exemple, une écriture « Esprit » ou une écriture « Temps modernes ». Le caractère commun de ces écritures intellectuelles, c'est qu'ici le langage de lieu privilégié tend à devenir le signe suffisant de l'engagement. Rejoindre une parole close par la poussée de tous ceux qui ne la parlent pas, c'est afficher le mouvement même d'un choix, sinon soutenir ce choix; l'écriture devient ici comme une signature qu'on met au bas d'une proclamation collective (qu'on n'a d'ailleurs pas rédigé soi-même). Ainsi adopter une écriture – on pourrait dire encore mieux – assumer une écriture –, c'est faire l'économie de toutes les prémisses du choix, c'est manifester comme acquises les raisons de ce choix. Toute écriture intellectuelle est donc le premier des « sauts de l'intellect ». Au lieu qu'un langage idéalement libre ne pourrait jamais signaler ma personne et laisserait tout ignorer de mon histoire et de ma liberté, l'écriture à laquelle je me confie est déjà tout institution; elle découvre mon passé et mon choix, elle me donne une histoire, elle affiche ma situation, elle m'engage sans que j'aie à le dire. La Forme devient ainsi plus que jamais un objet autonome, destiné à signifier une propriété collective et défendue, et cet objet a une valeur d'épargne, il fonctionne comme un signal économique grâce auquel le scripteur impose sans cesse sa conversion sans en retracer jamais l'histoire.

Cette duplicité des écritures intellectuelles d'aujourd'hui est accentuée par le fait qu'en dépit des efforts de l'époque, la Littérature n'a pu être entièrement liquidée: elle forme un univers verbal toujours prestigieux. L'intellectuel n'est encore qu'un écrivain mal transformé, et à moins de se saborder et de devenir à jamais un militant qui n'écrit plus (certains l'ont fait, par définition oubliés), il ne peut que revenir à la fascination d'écritures antérieures, transmises à partir de la Littérature comme un instrument intact et démodé. Ces écritures intellectuelles sont donc instables, elles restent littéraires dans la mesure où elles sont impuissantes et ne sont politiques que par leur hantise de l'engagement. En bref, il s'agit encore d'écritures éthiques, où la conscience du scripteur (on n'ose plus dire de l'écrivain) trouve l'image rassurante d'un salut collectif.

Mais de même que, dans l'état présent de l'Histoire, toute écriture politique ne peut que confirmer un univers policier, de même toute écriture intellectuelle ne peut qu'instituer une para-littérature, qui n'ose plus dire son nom. L'impasse de ces écritures est donc totale, elles ne peuvent renvoyer qu'à une complicité ou à une impuissance, c'est-à-dire, de toute manière, à une aliénation. »